



HAL
open science

En finir avec Eddy Bellegueule dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires

Marion Dalibert

► To cite this version:

Marion Dalibert. En finir avec Eddy Bellegueule dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires. Questions de communication, 2018. hal-01926348

HAL Id: hal-01926348

<https://hal.science/hal-01926348>

Submitted on 19 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

En finir avec Eddy Bellegueule dans les médias.
Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires

Marion Dalibert

EA 4073 — Groupement d'études et de recherche interdisciplinaire en information et communication

Université de Lille — Sciences humaines et sociales

F-59000 Lille, France

marion.dalibert@univ-lille3.fr

En s'intéressant à la controverse sur la représentation des classes populaires qui se configure dans l'arène médiatique lors de la sortie du premier roman d'Edouard Louis, cet article interroge les rapports sociaux de classe à l'œuvre dans la sphère publique nationale. Il montre notamment que les classes populaires blanches ont fait l'objet d'un processus d'ethnicisation qui a conduit à les exclure symboliquement du Nous national français. Il donne également à voir que ce processus, très peu contesté dans les médias, est synonyme d'homonationalisme vu qu'il repose sur l'inclusion d'un sujet gay personnifié par l'écrivain.

Mots-clés : médias, espace public, homonationalisme, ethnicisation, classe sociale, classe populaire, blanchité

The End of Eddy in the French media
Between homonationalism and popular classes ethnicization

This article analyses the power relations between social classes in the French national public sphere. It focuses on the controversy regarding the popular classes' representation that has taken place in the mainstream media during the publication of Edouard Louis's first novel. It shows how the white popular classes have been ethnicized and symbolically excluded from the French national "Us". Furthermore, it explains how this process, which has scarcely been criticized in the media, is significant of homonationalism, insofar as it is based on the inclusion of a gay subject who is personified by the author.

Key words: media, public sphere, homonationalism, ethnicization, social class, popular class, whiteness

***En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires**

En finir avec Eddy Bellegueule, premier roman d'Édouard Louis paru en janvier 2014, raconte l'enfance et l'adolescence difficiles d'Eddy Bellegueule, jeune homme gay, dans une campagne picarde marquée par les difficultés socio-économiques et fait notamment état des rapports que le narrateur entretient avec sa famille, ses camarades de collège et les habitants de son village¹. Édité dans un contexte post-débat public sur l'ouverture du mariage aux couples de même sexe et en pleine controverse sur la théorie du genre, ce livre bénéficie d'un écho médiatique important et plutôt rare pour la sortie d'un roman. L'une de ses particularités, beaucoup mise en avant par les journalistes, est qu'il est autobiographique. À cet égard, les prénom et nom qui figurent sur l'acte de naissance de l'écrivain sont en fait « Eddy Bellegueule », celui-ci ayant décidé de les transformer en « Édouard Louis » à l'âge adulte pour rompre symboliquement avec une enfance malheureuse.

Cet élément biographique, tout comme le sujet du livre, donnent ainsi l'occasion aux professionnel.le.s des médias de parler d'homophobie — mais surtout des « classes populaires », groupe social dont l'invisibilité politique et publique est régulièrement soulignée en France depuis plusieurs décennies. Plus précisément, ce sont des « classes populaires blanches » dont il est question ici, c'est-à-dire d'un groupe social donné à voir dans les médias comme étant *déterminé* par la classe (ce groupe est désigné par des termes faisant mention de son appartenance à un milieu précarisé), mais qui est également caractérisé, implicitement, par sa « blanchité » (Dyer, 1997 ; Cervulle, 2013) vu qu'il n'est pas « marqué » (Brekhus, 2005) par la race, en étant décrit, notamment, comme vivant dans un territoire non affilié, dans les imaginaires sociomédiatiques, à l'immigration². Cette mise en visibilité soudaine des « Français blancs et pauvres », suscitée par le roman, fait alors l'objet d'une controverse qui s'est configurée dans deux espaces publics médiatiques : ce que Nancy Fraser nomme la « sphère publique globale » (Fraser, 2001) — que nous préférons appeler « sphère publique nationale » — à savoir l'espace public qui bénéficie de la visibilité sociale la plus importante et qui renvoie aux grands médias nationaux, et un (micro) espace public localisé à la presse d'information picarde. C'est de cette controverse dont il est question ici et notamment des rapports sociaux de classe dont elle est significative. L'objectif de cette recherche n'est ainsi pas d'interroger les conditions de production de la presse nationale et de la presse régionale, conditions qui pourraient peut-être permettre d'éclairer la façon dont cette controverse s'est déployée. Notre ambition est plutôt de rendre compte de la manière dont celle-ci est donnée à voir dans différents espaces publics médiatiques et de questionner les enjeux idéologiques dont sa configuration sociodiscursive est manifeste.

La reconnaissance distribuée au sein de la sphère publique nationale associe les groupes qui y apparaissent à des représentations plus ou moins positives (Voirol, 2005), représentations qui sont caractéristiques, d'un point de vue symbolique, d'une appartenance différentielle à la communauté nationale selon le genre, la race, la classe ou encore la

¹ Louis E., 2014, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil.

² Nous effectuons cette précision car celles et ceux que les journalistes désignent souvent par le syntagme « habitant.e.s des banlieues » — et qui renvoient, en fait, aux minorités ethnoraciales (Boyer et Lochard, 1998) — sont parfois défini.e.s comme les représentant.e.s des classes populaires aujourd'hui (ce qui conduit souvent, d'ailleurs, à euphémiser la problématique raciale).

sexualité. Certains sont ainsi mis en scène en tant que membres du « Nous » tandis que d'autres sont donnés à voir comme en étant exclus, car ils ne répondraient pas (totalement) au système de représentations de la « francité », c'est-à-dire de l'identité nationale française.

Les identités nationales sont des représentations idéologiques qui positionnent et différencient les nations les unes par rapport aux autres (Hall, 1993). En plus d'être définie par l'attachement aux valeurs républicaines, l'identité française se voit affiliée à certains attributs identitaires (âge, classe sociale, etc.). Le système de représentations de la francité est effectivement toujours imbriqué avec d'autres systèmes de représentations, tels que celui du genre ou de la race. Les médias nationaux fonctionnent dès lors comme des « technologies de francité », pour reprendre la notion de « technologie de genre » de Teresa de Lauretis (2007 : chap. 1), c'est-à-dire des technologies de pouvoir qui implantent des représentations de français.e.s « modèles », à la fois du point de vue des comportements et modes de vie — de l'ethnicité en somme (Meer, 2014) — et des attributs identitaires. Les groupes associés à la blancheur, à l'hétérosexualité ou aux classes bourgeoises sont souvent mis en scène comme respectant les valeurs de liberté, d'égalité ou de laïcité, tandis que les minorités sont, à l'inverse, représentées comme ne partageant pas systématiquement ces valeurs, voire comme y étant opposées. Les « agents signifiants » (Hall, 2007 : 91) que sont les médias sont ainsi porteurs de stratification nationale, dans le sens où les groupes sociaux qui y sont donnés à voir sont socialement hiérarchisés. Cela ne veut néanmoins pas dire que, dans les médias nationaux, les minoritaires ne peuvent pas être inclus symboliquement dans la définition de la francité : ils peuvent l'être, à condition que l'ethnicité qui leur est associée fasse la démonstration d'un attachement à la République. Mais, dans ces cas-là, ils seront mis en scène en tant qu'exceptions.

À cet égard, la médiatisation du roman *En finir avec Eddy Bellegueule* est exemplaire : celle-ci produit deux antagonismes qui s'articulent et qui conduisent à exclure symboliquement les classes populaires blanches du Nous national. Ces dernières se sont en effet vues opposées à la fois à l'homosexualité et aux classes bourgeoises. Ces deux antagonismes s'appuient, comme nous le verrons dans une première partie, sur un processus d'ethnicisation des Français les plus pauvres reposant sur la construction du genre, de la race ou de la sexualité et qui va de pair avec la représentation d'Edouard Louis en tant que sujet gay exceptionnel. Il repose également, comme nous le montrerons dans une seconde partie, sur un processus d'authentification qui conduit à altérer encore plus fortement les classes populaires, processus dont la contestation est peu visible médiatiquement, mettant à jour les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la sphère publique nationale⁴.

Nous montrerons ainsi que, dans le récit médiatique accompagnant la sortie du roman, les classes populaires blanches sont caractérisées comme exclusivement hétérosexuelles et homophobes. Les bourgeois apparaissent à l'inverse comme respectant les minorités, notamment grâce aux multiples descriptions d'Edouard Louis/Eddy Bellegueule (désormais EL/EB) le mettant en scène comme s'épanouissant dans sa sexualité suite à un processus d'ascension sociale. Cette construction médiatique est significative d'« homonationalisme », notion qui renvoie, pour Jasbir Puar (2012, 2013), à la définition d'une figure de gay ou de lesbienne reconnue symboliquement comme digne de valeur et donc incluse dans la représentation d'un Nous national. Cette figure est restrictive attendu qu'elle se voit attachée à des catégorisations identitaires spécifiques — de race et de classe notamment — et à une

³ Les médias contribuent fortement à construire un imaginaire national ainsi que celles et ceux qui en sont les citoyens (Anderson, 2002).

⁴ Le fonctionnement de la sphère publique nationale étant avant tout ce qui nous préoccupe ici, nous avons avant tout mis en avant les résultats d'analyses effectuées sur le corpus de médias nationaux.

ethnicité qui fait la promotion de normes conjugales et familiales attachées à l'hétérosexualité. La promotion d'une homosexualité nationale est ainsi synonyme d'exclusion : d'une part, elle signifie qu'un nombre important de minorités LGBTQ est toujours altérisée, notamment les gays et lesbiennes racisés et/ou de classes populaires et, d'autre part, elle participe à renforcer l'exclusion symbolique d'autres figures d'un Nous (notamment les musulmans), figures qui seraient tenues publiquement pour responsables de la production de l'homophobie. A la suite de Puar, nous verrons qu'en étant associé à la blancheur, aux classes bourgeoises et à une ethnicité positive, EL/EB s'est vu symboliquement inclus dans la définition de la francité tout en étant associé aux minorités sexuelles, inclusion qui a renforcé les processus d'altérisation médiatique dont ont fait l'objet les classes populaires.

Ces analyses se basent sur un corpus plurimédiatique composé de la totalité des émissions radiophoniques et télévisuelles à diffusion nationale ainsi que des articles de presse (en ligne et papier) à diffusion nationale et régionale qui portent sur le roman et/ou son auteur, et qui sont diffusés/publicés de décembre 2013 à décembre 2015⁵. Nous avons collecté 63 articles issus de la presse nationale généraliste et spécialisée, 38 articles de presse d'information régionale, 12 émissions de télévision et 15 de radio. L'étude qualitative du corpus, effectuée dans une perspective constructiviste d'analyse du discours, s'est basée sur des données quantitatives : nous avons relevé, trié et quantifié les syntagmes utilisés pour désigner et définir Édouard Louis, ses adversaires/opposants et ses alliés donnés à voir dans les médias, et ce afin d'obtenir des données permettant d'étudier plus finement le récit médiatique qui s'est dessiné autour du roman⁶.

L'« ethnicisation » des classes populaires

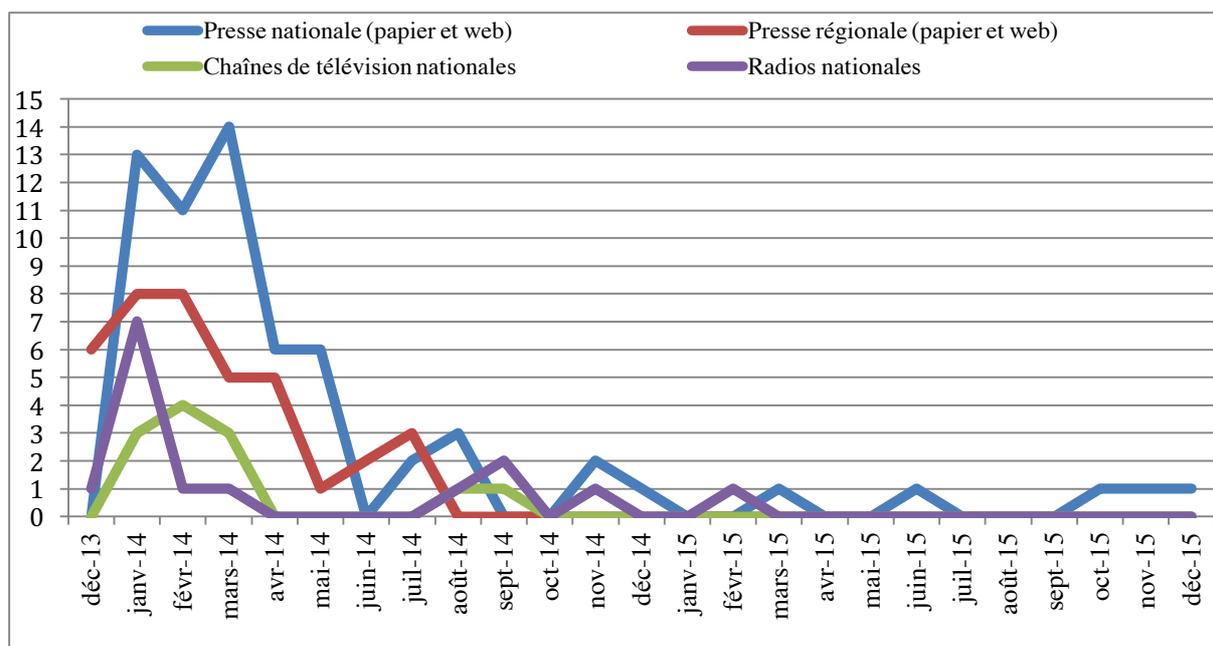
Des classes populaires représentées en tant que communauté ethnique

L'attention médiatique sur le roman d'Édouard Louis s'est cristallisée entre janvier et mars 2014, lors de la sortie du livre et de l'activité promotionnelle qui l'a accompagnée : à cette période, sont publiés 38 articles de presse écrite nationale et 27 provenant de la presse régionale, et sont diffusées 10 émissions de télévision et de radio (graphique 1).

Graphique 1 – Nombre de productions médiatiques sur le roman publiées/diffusées par mois

⁵ Nous avons conservé uniquement les productions médiatiques où l'ouvrage (ou son auteur) est le thème principal. Le corpus a été constitué par la formule-clé « En finir avec Eddy Bellegueule » à partir de la base de données *Europresse* pour la presse écrite papier (nationale et régionale), de l'application *Hyperbase* (Inathèque) pour les émissions de télévision et de radio, et des archives des sites d'information pour la presse en ligne.

⁶ Nous nous sommes inspirée de la méthodologie développée par Marie-Françoise Mortureux (1996).



Cette médiatisation aurait pu être beaucoup plus importante, étant donné que l'écrivain a refusé de participer à un nombre important de *talk-shows* télévisuels, refus régulièrement souligné par les professionnels des médias, à l'instar de l'émission « Médias le magazine » de *France 5* (30/03/2014) où l'un des journalistes précise qu'Édouard Louis « a fui les projecteurs des plus importants plateaux télé comme le "Grand journal" de Canal +, *Ruquier ou Ardisson* ». Édouard Louis se serait donc attaché à répondre aux demandes d'interviews des institutions médiatiques et/ou programmes aux parts d'audience peut-être moindre, mais à la reconnaissance sociale, culturelle et littéraire plus importante. Du point de vue des médias nationaux, il fait par exemple l'objet de 8 émissions de *France Culture* et de 4 de *France Inter*, il participe aux programmes consacrés à la littérature de *TF1* (« Au Field de la nuit », 13/01/2014), *France 5* (« La Grande Librairie », 09/01/2014) et *France Ô* (« Tropisme », 02/02/2014) et répond aux invitations du 13h de *France 2* (21/02/2014) et à celle de l'émission d'actualité « 28 minutes » d'*Arte* (20/01/2014). Concernant la presse écrite, les quotidiens et magazines qui lui consacrent le plus d'articles sont *Aujourd'hui en France* (9 articles), *Libération* (7), *le Monde* (6), *les Inrockuptibles* (6), *l'Express* (5), *le Point* (5), *Le Nouvel Obs* (5), *Rue 89* (5), *Télérama* (4) et *le Figaro* (4). Il s'agit donc des titres qui appartiennent plutôt à une presse dite « de référence » vis-à-vis du traitement de l'information et (de la norme) de la légitimité culturelle.

Le succès en librairie du roman (130 000 exemplaires écoulés en trois mois) va donc de pair avec son succès médiatique : de janvier à mars 2014, celui-ci est le sujet d'un nombre important de critiques élogieuses et de nombreuses interviews de l'auteur sont réalisées. À cette période, les professionnels des médias — ainsi que l'écrivain — vont rendre publiquement compte des conditions d'existence des « classes populaires », et ce en faisant référence à un nombre important de passages du roman. Celles-ci sont alors dépeintes dans la sphère publique nationale comme étant un groupe social partageant un territoire spécifique, une langue, les mêmes significations, modes de vie, normes et valeurs. Elles sont ainsi mises en scène en tant que véritable « communauté ethnique » (Schnapper, 2003 [1994] ; Rex, 2006) et prennent l'apparence de l'entourage (plus ou moins proche) d'EL/EB, vis-à-vis duquel elles sont différenciées et opposées. L'étude quantitative des rôles attribués aux protagonistes donnés à voir dans le récit médiatique du livre montre que, du point de vue des

opposants ou des adversaires de l'écrivain-narrateur, 49 % des syntagmes désignatifs et définitionnels relevés dans les médias nationaux désignent son entourage (tableau 1).

Tableau 1 – Les syntagmes désigna/défini-tionnels des opposants/adversaires d'EL/EB relevés dans les médias nationaux (presse écrite, radio et télévision)

| Les opposants/adversaires d'EL/EB désignés et définis dans le corpus | Les personnages du roman (les proches d'EL/EB) | Les classes populaires | Les journalistes en reportage dans le village d'EL/EB | Autres |
|--|--|------------------------|---|----------|
| Nombre et pourcentage de syntagmes relevés | 463 (49 %) | 422 (43 %) | 43 (4 %) | 32 (4 %) |

EL/EB apparaît dans les médias comme la victime (voire le souffre-douleur) des autres personnages du roman, que ce soit sa famille (« *une famille déshéritée de Picardie* », « *ses parents* », etc.), celles et ceux qu'il fréquentait au collège (« *ses harceleurs du collège* », « *ses copains de classe* », etc.) ou les habitants de son village (« *des gens qui sont totalement délaissés* », « *habitants du village de mon enfance* », etc.).

Les professionnels des médias n'ont pas seulement mentionné les personnages pour rendre compte du rôle qu'ils jouent dans l'intrigue, mais également parce qu'ils font figure de « sujets d'énonciation théorique » (Jost, 2003 : 65), c'est-à-dire d'idéaux-types des classes populaires partageant la même identité sociale, vie quotidienne, comportements et façons de penser. L'entourage d'EL/EB prend dès lors la forme d'un « sociotype »⁷, à savoir un groupe déterminé par la classe sociale, celle-ci étant signifiée dans et par les syntagmes visant à le désigner. À cet égard, 43 % des syntagmes mentionnant les opposants d'EL/EB relevés dans les médias nationaux renvoient aux classes populaires en tant que groupe social et sont utilisés comme synonymes de l'entourage de l'écrivain-narrateur (« *ce milieu prolétaire* », « *classes populaires rurales* », etc.) (tableau 1). EB/EL est ainsi donné à voir comme un individu qui fait face à une communauté caractérisée par l'appartenance de classe. L'ouvrage est présenté de manière récurrente comme narrant le quotidien d'un jeune homosexuel, victime de l'homophobie d'un « monde », d'une « classe », d'un « milieu », comme le montre cet extrait du *Monde* (17/01/2014), où la journaliste Catherine Simon résume l'histoire du roman à celle « *d'un évadé qui [...] raconte, par le menu, comment son milieu, version picarde et lepéniste, avec sa violence et ses codes de classe, s'est littéralement insurgé contre lui, l'inassimilable, "le pédé"* ».

Tableau 2 – Les syntagmes désigna/défini-tionnels d'Edouard Louis relevés dans les médias nationaux*

⁷ Nous préférons la notion de « sociotype » à celle de « stéréotype », car cette dernière est trop polysémique pour être facilement appréhendable. Dans le sens commun (et souvent dans le monde universitaire), « stéréotype » est utilisé pour rendre compte d'un figement ou d'une caricature représentationnelle. Or, pour nous, le stéréotype est simplement le produit de discours portés sur un groupe social (Amossy et Herschberg-Pierrot, 1997). Ainsi, afin d'éviter toute confusion, nous préférons parler de « sociotype » pour faire référence aux processus de catégorisation des groupes sociaux.

* Certains syntagmes sont classés dans plusieurs catégories.

| Syntagmes désignatifs/définitionnels d'Édouard Louis | Écrivain | Jeune | Université | Eddy Bellegueule | Fils, frère... | Gay | Transfuge | Autres |
|--|---------------|--------------|--------------|------------------|----------------|-------------|-------------|-------------|
| Nombre et pourcentage de syntagmes relevés | 123 (29 %) | 78 (18 %) | 64 (15 %) | 57 (13 %) | 32 (7 %) | 26 (6 %) | 23 (5 %) | 28 (7 %) |

En plus de se voir opposé, dans le récit médiatique, aux classes populaires en raison de ses préférences sexuelles, Édouard Louis le sera également en raison de sa réussite sociale. Il est constamment renvoyé à la figure de « transfuge de classe », que ce soit par les termes employés (on relève en totalité 23 syntagmes désignatifs et définitionnels — « *un transfuge de classe* », « *celui qui est devenu si différent d'eux* », etc. — tableau 2) ou par son association à d'autres figures d'écrivains-transfuges, comme dans *Rue 89* (25/02/2014) où la journaliste Clémentine Baron le compare à « *Didier Eribon, Annie Ernaux et même Dimitri Verhulst* ». Les références multiples à cette figure positive mettent alors en évidence que celles et ceux qui bénéficient d'une promotion sociale, à l'instar de l'écrivain, sont des individus *exceptionnels*, et ce dans les deux sens du terme : il s'agit à la fois de « contre-exemples » par rapport au groupe d'origine et de personnes pourvues de qualités singulières et valorisées au sein de la francité.

L'ascension sociale d'EB/EL, fortement narrée dans les médias, est à cet égard présentée comme un chemin difficile, qui nécessite courage et ténacité, et celles et ceux qui y parviennent comme étant des exceptions, renforçant l'aspect « communautaire » du milieu d'origine de l'auteur. Les journalistes soulignent d'ailleurs régulièrement l'importance de l'école et du théâtre dans son parcours de transfuge, soutenant alors deux discours de sens commun qui s'ancrent plus globalement dans le récit public de la francité et qui renforcent l'intégration d'Édouard Louis dans le Nous national. Le premier, que l'on peut qualifier de « romantique », notifie que le savoir et la culture (légitimes) sont des vecteurs d'émancipation sociale ; le second atteste quant à lui l'adage de la méritocratie républicaine du « quand on veut, on peut », affirmant que l'échec — tout comme la réussite — sont liés à la volonté personnelle des individus (volonté dont serait alors dépourvue les plus précaires). Les syntagmes utilisés pour désigner et définir les alliés de l'auteur/narrateur relevés dans le corpus donnent ainsi à voir que c'est l'institution scolaire (« *la principale du collège de Longpré* », « *l'école publique* », etc.) ainsi que la culture dite « savante » (« *Un professeur de théâtre* », « *la littérature* », etc.) qui sont présentées comme les principales entités ayant permis à EB/EL de quitter un milieu défavorisé (tableau 3).

Tableau 3 – Les syntagmes désignatifs/définitionnels des alliés d'Édouard Louis/Eddy Bellegueule relevés dans les médias nationaux

| Les alliés d'Édouard Louis/Eddy Bellegueule | L'institution scolaire | La culture dite « légitime » (théâtre, | Autres |
|---|------------------------|--|--------|
| | | | |

| relevés dans le corpus | | littérature, etc.) | |
|--|--------------|--------------------|-------------|
| Nombre et pourcentage de syntagmes relevés | 42 (64 %) | 14 (22 %) | 9 (14 %) |

Outre les syntagmes désignatifs, la classe populaire est figurée par des descriptions ethnographiques du sociotype lui-même qui va lui donner un corps, un visage, une personnalité et surtout qui structure la pertinence de son système de représentations. Pour le dire autrement, les multiples discours visant à décrire les classes populaires à l'œuvre dans la médiatisation du roman conduisent à les définir et à les catégoriser. Les « classes populaires » sont, en plus d'être associées à certains attributs identitaires (la nationalité, la race, l'espace et la région d'habitation notamment), mises en scène en tant que véritable communauté ethnique partageant une (sub)culture spécifique.

Dans la couverture médiatique de l'ouvrage, les Français les plus pauvres se sont en effet vus affiliés à la campagne picarde, espace géographique marqué, dans les imaginaires, par les difficultés socio-économiques, le manque de modernité associé à la ruralité, mais également à la blanchité. Cette territorialisation des classes populaires au nord de la France est signifiée par la répétition constante, de la part des professionnels des médias, de l'endroit où a grandi EB/EL. Ce dernier est dépeint comme venant d'une « *bourgade de Picardie* » (Sabine Audrierie, *La Croix*, 09/01/2014) ou encore d'« *un village du nord de la France* » (Olivier Bellamy, « Passion classique », *Radio Classique*, 13/01/2014).

Outre le territoire, les classes populaires sont caractérisées par des pratiques langagières distinctes d'un français « bien parlé ». La production de l'existence d'un tel langage populaire provient de la volonté des journalistes d'aborder de façon récurrente l'usage de l'italique que fait Louis dans son ouvrage, usage qui sert à marquer les dires des habitants du village où se situe l'action. François Busnel souligne par exemple dans « La Grande Librairie » (*France 5*, 09/01/2014) que, dans le roman, « *il y a deux niveaux de langage [...], d'un côté, y'a le langage d'Édouard Louis, devenu le jeune homme qu'[il est], passé par un bac théâtre et puis également aujourd'hui étudiant à Normale, et puis y'a le langage plus délié, on va dire, de comment qu'on parle là-bas [sic], en Picardie* ». La manière « populaire » de s'exprimer traduit, dans les discours médiatiques, un manque d'éducation.

À cet égard, le « manque », qu'il soit lié à l'argent, au travail, à la nourriture, à l'hygiène ou encore à la santé, est fortement dépeint par les journalistes pour rendre compte de ce sociotype et de ses conditions matérielles d'existence. En citant un passage du livre, Vincent Josse, chroniqueur de l'émission « Le Carrefour de la culture » sur *France Inter* (04/01/2014), fait par exemple état du « *froid qui ronge la grand-mère, [...] elle achète des chiens en guise de couverture pour se réchauffer. [...] Il y a Eddy, si honteux de devoir supplier l'épicière de devoir faire encore crédit à la famille Bellegueule, l'alcoolisme des hommes au dos cassé par le travail à l'usine, [...] les caisses du supermarché pour les filles, qui souffrent de douleurs articulaires très vite* ».

Le manque de culture est également utilisé dans les médias pour catégoriser les Français les plus pauvres : les pratiques culturelles qui leur sont associées, en plus d'être affiliées au visionnage en continu de la télévision, sont différenciées de « bonnes » pratiques, jouant alors l'opposition entre une culture jugée légitime et associée ici à la lecture, et une culture dite populaire, caractérisée par le petit écran. Cet antagonisme entre télévision et

littérature est par exemple donné à voir dans le *Monde* (17/01/2014) où Catherine Simon met en avant qu'« *il y a peu de chance pour que les deux jeunes bourreaux d'Eddy Bellegueule [...] lisent un jour l'exceptionnel roman d'Edouard Louis [...] parce qu'ils n'ouvrent jamais un livre. Ils appartiennent, comme Eddy le narrateur, "au monde de ces enfants qui regardent la télévision le matin au réveil"* ».

Alcoolisme, manque d'hygiène et de culture : dans les médias, le stéréotype des classes populaires est caractérisé par une ethnicité négative.

Un processus médiatique d'ethno-classisation

Dans la médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, l'ethnicité associée aux classes populaires blanches prend précisément la forme d'un « processus d'ethnisation » (De Rudder, Poiret et Vourc'h, 2000 : 31) qui vise à les exclure symboliquement de la définition de la francité en associant leurs pratiques et comportements à un horizon de valeurs négatif et opposé à celui de la nation. En étant donnés à voir comme partageant une (sub)culture repoussoir, les classes populaires blanches apparaissent dans les médias en tant que groupe altérisé, c'est-à-dire une communauté de « parias » (Varikas, 2007) différenciés des autres habitants de l'hexagone. Le système de représentations de la classe fonctionne dès lors comme celui décrit par Paul Gilroy (1990) vis-à-vis de la race en Grande-Bretagne, système qu'il a analysé comme étant la manifestation d'une nouvelle forme de racisme : l'altérisation d'un groupe par la constitution, dans la sphère publique nationale, d'une ethnicité repoussoir. Les modalités représentationnelles des classes populaires dans la médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule* sont plutôt synonymes de mépris social et rappellent, d'ailleurs, celles entourant les minorités ethnoraciales vivant en France. Ces dernières sont en effet affiliées — en tant que groupe⁹ — à la banlieue et à une ethnicité négative souvent définie par des agissements violents, machistes et/ou encore anti-laïques¹⁰. Cette ethnicité peut d'ailleurs se voir justifiée (plus ou moins implicitement) par une appartenance religieuse, de classe ainsi que par une hétérosexualité « rigide » qui structurerait des masculinités et féminités repoussoirs (Dalibert, 2014a).

Le système de représentations médiatiques de l'ethnicité s'articule donc avec ceux de la race, de la classe, de la francité, du territoire, du genre et de la sexualité, articulation qui alimente fortement les processus de hiérarchisation sociale à l'œuvre dans l'espace public national. Les classes populaires mises en scène dans la médiatisation d'*En Finir avec Eddy Bellegueule* sont catégorisées par la blancheur, la ruralité du nord de la France ainsi que, comme nous le verrons par la suite, l'hétérosexualité et une performance de genre qui participe fortement au processus d'ethnisation dont elles font l'objet. C'est d'ailleurs pour cela que nous préférons parler d'ethnisation des classes populaires blanches — plutôt que de « racialisation » comme le propose Chris Haylett (2001 : 358) — pour rendre compte de tels processus d'altérisation, car c'est avant tout l'ethnicité — et non pas la race — qui caractérise et naturalise les classes populaires. À cet égard — et comme le montre l'exemple décrit plus haut, la race se voit également signifiée et catégorisée, dans les discours médiatiques, par l'ethnicité. Ces processus d'altérisation peuvent donc être nommés « ethno-classisation » et « ethno-racialisation » car, dans les deux cas, ce sont les comportements et traits culturels qui conduisent à définir (respectivement) les classes populaires et les minorités ethnoraciales comme telles et à les différencier des autres nationaux.

⁹ Les personnes racisées données à voir dans les médias qui ne sont pas associées à de telles caractérisations sont souvent mises en scène en tant qu'exceptions (ou minorités) faisant face à un groupe (la majorité). À ce sujet, voir les travaux de Mathieu Rigouste (2007).

¹⁰ Se référer par exemple aux travaux de Henri Boyer et Guy Lochard (1998) et d'Édouard Mills-Affif (2004).

Dans la médiatisation du roman, la violence s'expose ainsi comme étant constitutive des milieux sociaux défavorisés. Le journaliste littéraire de RTL Bernard Lehut (« Laissez-vous tenter », 24/01/2001) présente par exemple le livre de Louis comme une « plongée dans des territoires et des populations minées par le chômage, l'alcool, la haine et la violence ». Les rapports brutaux et haineux auxquels sont associés les plus précaires sont dépeints comme se réalisant entre eux et vis-à-vis d'autres minorités. Ils sont par exemple décrits par la journaliste Françoise Dargent dans *le Figaro* (23/01/2014) comme « raillant grossièrement les femmes, [...] les Arabes, les Noirs ». En plus d'être affilié au sexisme et au racisme — ce qui révèle, d'ailleurs, sa blancheur —, ce stéréotype est représenté comme intrinsèquement homophobe — mettant dès lors en évidence son hétérosexualité. Charlotte Pudlowski, journaliste à *Slate.fr* (08/02/2014) présente EB/EL comme étant originaire d'« un milieu où l'on dit "Faut les pendre ces sales pédés, ou leur enfoncer une barre de fer dans le cul" ». Plus que l'homosexualité, c'est avant tout la performance de genre d'Eddy Bellegueule qui est mentionnée comme causant rejet et agressions, à l'image de cet article du *Point* rédigé par Thomas Mahler (30/01/2014) : « Cette violence, Eddy Bellegueule la subit de plein fouet, plus que les autres. Parce qu'il aime le théâtre et les poupées. Parce que ses manières efféminées sont une insulte à la virilité ambiante. »

La performance de masculinité d'Eddy Bellegueule décrite comme étant « trop » féminine pour son entourage — en raison de son homosexualité — est opposée, dans le discours médiatique, à celle, outrageusement masculine et hétérosexuelle, des classes populaires. Dans *Aujourd'hui en France* (26/01/2014), le personnage principal du livre est par exemple présenté par Pierre Vavasseur comme « fin et féminin dans une famille de costauds sexistes ». La masculinité populaire s'expose dans les médias comme dure, violente, machiste et homophobe. Isabelle Curtet-Poulner du *Nouveau Marianne* (07/02/2014) décrit le père du narrateur comme étant « viril », faisant « étalage de [s]a force » et « catastrophé devant [l]es attitudes de "gonzesse" » d'Eddy Bellegueule. Cette masculinité hyper-virile est également spécifiée par la nourriture grasse et le football, à l'instar de cet article du *Monde* (17/01/2014) rédigé par Catherine Simon : « Pendant toute son enfance, Eddy essaye "d'être comme tout le monde" : devenir "un dur", grossier, couillu, un bagarreur. Il se force à draguer les filles, à aimer le football, à s'empiffrer de frites trop grasses, une "bouffe d'homme qui tient bien à l'estomac [...]" ». Cette masculinité repoussoir identifie également les femmes marquées par la classe qui sont dépeintes comme possédant (ou rêvant de posséder) des « couilles ». La Présidente du Front national est même présentée par Louis comme leur modèle, justement en raison de sa masculinité, comme il le met en avant sur *France Culture* (« Du jour au lendemain », 26/03/2014) : « Les femmes [...] disent "moi j'ai des couilles" et si elles votent pour Marine Le Pen, elles disent que c'est parce que Marine Le Pen a des couilles. Et donc même les femmes veulent être des durs d'une certaine manière ».

Tout comme il l'est en ce qui concerne la race (Dalibert, 2014b), le genre s'avère constitutif du système de représentations de la classe sociale. Il renforce la construction d'un antagonisme de classe, attendu que la construction des masculinités participe à ethniciser à la fois les classes populaires et les classes supérieures blanches. La masculinité des femmes et des hommes les plus précaires est en effet différenciée d'une performance de genre associée à la bourgeoisie. Celle-ci prend les traits d'une masculinité non outrancière, plus sensible et qui assume une (certaine) part de féminité. Édouard Louis explique par exemple sur *France Culture* (« L'invité des matins », 31/01/2014) que les classes populaires rejettent les bourgeois en raison d'une performance de genre qu'elles jugent trop féminine : « Dans le roman, être un vrai mec, c'est ne pas être efféminé, un bourgeois, les bourgeois efféminés ». Cette masculinité bourgeoise et blanche, médiatiquement valorisée, associée à la féminité, à la mesure, à la maîtrise du corps, à la culture, à la préciosité et à la délicatesse s'incarne dans les

médias par Édouard Louis lui-même, renforçant dès lors son appartenance à la bourgeoisie et son opposition à son milieu d'origine, comme le montre cet extrait d'*Aujourd'hui en France* (26/01/2014) rédigé par Pierre Vavasseur visant à le décrire : « *Fin visage de séminariste au regard droit. [...] L'écrivain Édouard Louis [...] semble tout droit surgi des années 1950 avec cette diction retenue et timide, cette volonté de ne pas abîmer la syntaxe qui évoque celle d'Yves Saint Laurent à ses débuts. Et puis ce buste droit, ses mains croisées sur les genoux.* »

Par la mise en scène d'une performance de genre opposée, la masculinité des classes populaires est complètement disqualifiée dans les médias, contribuant alors à renforcer l'inclusion d'Édouard Louis dans la définition de la francité et l'hégémonie de la masculinité bourgeoise (Connell, 2015 [1996]). La bourgeoisie est ainsi figurée comme un lieu où l'homophobie est beaucoup moins forte qu'ailleurs, notamment parce que la masculinité des classes supérieures s'apparente à un espace où les hommes peuvent s'affranchir des codes de la virilité associés à la figure repoussoir de l'hétérosexualité populaire, tout en incarnant une position de pouvoir. La masculinité bourgeoise se voit ainsi mise en valeur, sans que son rôle dans les rapports sociaux ne fasse l'objet d'une quelconque critique. À cet égard, la bourgeoisie est affiliée, dans le discours médiatique, à la liberté, à la tolérance et à l'accomplissement individuel, représentation qui met encore plus à distance son hégémonie, comme le montre cet extrait d'interview d'Édouard Louis diffusé sur France Culture (« L'invité des matins », 31/01/2014). Le présentateur Marc Voinchet s'adresse à l'écrivain en mettant en avant que « *tout [son] livre est une condamnation de la misère et une apologie de la bourgeoisie beaucoup plus tolérante !* », ce à quoi Louis répondra : « *Oui oui bien-sûr, [...] la bourgeoisie et les armes de la bourgeoisie étaient pour moi un moyen de m'émanciper* ».

En comparaison avec les classes populaires, les classes supérieures font l'objet de peu de descriptions et de définitions. La faible visibilité médiatique octroyée aux discours sur la bourgeoisie est néanmoins significative de son hégémonie et du fait qu'elle est constitutive du système de représentations de la francité, celui-ci ayant la particularité de se formaliser en creux des discours (Hall, 1993). L'ethnicité nationale est toujours définie par contraste, par un jeu d'oppositions plus ou moins implicite qui permet de symboliser une frontière entre un « eux » et un « nous ». En ce qui concerne la médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, ces oppositions sémantiques se sont jouées entre classes populaires/classes bourgeoises, ruralité/urbanité, masculinité virile/masculinité mesurée, sale/propre, inculte/cultivé, intolérance/tolérance, etc. Un journaliste du « 28 Minutes » d'Arte (20/01/2014) souligne d'ailleurs ces antonymes en rendant compte de l'ascension sociale de l'écrivain : « *Adieu monde crasseux, édenté, violent ; bonjour galaxie manucurée, courtoise et cérébrée* ». La médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule* donne ainsi à voir deux groupes antagonistes associés à la blancheur, groupes qui se trouvent à l'opposé sur l'échelle de la reconnaissance sociale : les classes populaires territorialisées dans la ruralité du nord de la France et les classes bourgeoises habitant le centre des grandes villes. Le récit médiatique entourant le roman d'Édouard Louis donne à voir les premières comme relevant du domaine de l'abjection vis-à-vis duquel on voudrait fuir, tandis que les secondes incarneraient le lieu de l'épanouissement personnel, de l'émancipation et de la tolérance.

Par conséquent, en étant associé, dans les médias, à la figure du transfuge de classe, Louis fait preuve de citoyenneté modèle. L'exclusion symbolique des classes populaires de la définition hégémonique du « Nous » national va en effet de pair avec l'inclusion d'un sujet gay personnifié par l'écrivain. La médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule* est effectivement synonyme d'homonationalisme, car l'identité de ce qui est défini, dans le récit médiatique, en tant que « bon » sujet homosexuel est particulièrement restrictive : celle-ci est

caractérisée par une ethnicité affiliée aux classes bourgeoises blanches éduquées des centres-villes, renforçant dès lors le caractère hégémonique de ces dernières. Dans la médiatisation du roman, ce sont ceux qui, d'une part, possèdent la plupart des moyens de production et, d'autre part, bénéficient des rapports sociaux qui sont décrits comme respectant les idéaux républicains de liberté, d'égalité et de fraternité. À l'instar du sociotype du musulman décrit par Puar, celui des classes populaires blanches du nord de la France fait office de paria en étant désigné comme le coupable privilégié de l'homophobie, du sexisme et du racisme.

La controverse autour des représentations des classes populaires

Le changement de contrat de communication de l'ouvrage

L'ethnicisation des classes populaires ne s'appuie pas uniquement sur un processus d'altérisation résultant de l'agglomération de discours définitoires et dépréciatifs portés sur ce groupe. Celle-ci advient également parce que le sociotype décrit plus haut est considéré, dans la sphère publique nationale, comme existant *réellement* dans le monde social et pas seulement dans le roman. Cette authenticité provient du fait que, de janvier à février 2014, les professionnels des médias et l'écrivain lui-même contribuent au changement de « contrat de communication » du livre (Charaudeau, 2005, partie 2), contrat qui permet aux (futurs) lecteurs d'identifier (entre autres) sa visée communicationnelle. L'ouvrage passe ainsi publiquement du statut de « roman » au statut de « témoignage » et à celui d'« enquête ethnographique ». Autrement dit, la « promesse » (Jost, 2003 : 19) faite aux lecteurs du livre vis-à-vis du « réel » est modifiée : ce qui est présenté comme une fiction sur la couverture de l'ouvrage grâce à la présence du qualificatif « roman », se transforme, dans la sphère publique, en récit authentique et « vrai ». Le processus d'ethnicisation des classes populaires qui se réalise dans les médias s'appuie ainsi sur des discours définitoires portés sur ce groupe donnés à voir publiquement comme véridiques et scientifiques. Celui-ci est dès lors mis en scène en tant que « communauté communautariste », pour reprendre les termes de Marco Dell'Omodarme (2015 : 55), soit un groupe incompatible avec la définition hégémonique de la francité et dont l'ethnicité est décrite de façon quasi ethnographique.

Les publics des médias ne peuvent effectivement pas se tromper : tous les syntagmes utilisés pour définir l'ouvrage authentifient son contenu. Celui-ci est tour à tour qualifié de « *témoignage, direct et sans fard* » (François Busnel, *L'Express*, 29/01/2014), de « *roman largement autobiographique* » (Emmanuel Faux, *Europe 1*, « Journal du week-end », 13/12/2013) ou encore de « *récit où tout est vrai* » (Alain Dreyfus, *Rue 89*, 06/02/2014). Les professionnels des médias renforcent d'autant plus la dimension autobiographique du livre en présentant systématiquement l'écrivain et le narrateur comme étant la même personne. Dans « La Grande Librairie » (*France 5*, 09/01/2014), François Busnel demande par exemple à l'écrivain : « *Qui est-il cet Eddy Bellegueule ?* ». L'auteur répond alors : « *Eddy Bellegueule, il est évident que c'était moi en fait, c'est mon nom* ». Le récit du changement de nom de l'auteur sera beaucoup conté, y compris par Louis lui-même qui, en répondant aux questions des journalistes, explique les raisons qui l'ont poussé à changer d'état civil.

La production médiatique du roman en tant que récit authentique se réalise également par la participation des journalistes à la rédaction de son épilogue. L'ouvrage s'achève lorsque le narrateur entre au lycée à Amiens. Les journalistes racontent alors la suite, en insistant sur les éléments biographiques qui prouvent la réussite d'EB/EL, telle son entrée à l'École normale supérieure (ENS), à l'image de Françoise Dargent du *Figaro* (28/02/2014) : « *À l'université, les professeurs remarquent ce jeune homme, calme et doué. On lui suggère de se présenter à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à Paris, à mille lieues de son milieu*

d'origine. Il présente l'école en candidat libre. Normale en choisit un par an. Ce sera lui. À 20 ans, il publie un essai sur Pierre Bourdieu. Un an plus tard, il écrit son premier roman. » Cette fabrication de l'épilogue du livre permet aussi aux professionnels des médias d'insister sur les liens multiples qu'Édouard Louis entretient avec le monde universitaire. Ces liens, en plus de participer à la représentation de l'écrivain en tant que sujet exceptionnel, construisent son « *éthos* » scientifique (Amossy, 1999) et justifient ainsi l'autorité de sa parole dans la production de la véracité du récit (Charaudeau, 2005 : 39 ; Bourdieu, 2001 : 163-165). L'étude des paradigmes désignationnels et définitionnels d'Édouard Louis (tableau 2) montre que, même si celui-ci est avant tout désigné et défini en tant qu'auteur (29 % des syntagmes relevés dans les médias nationaux : « *l'écrivain Édouard Louis* », « *l'auteur du livre* », etc.), les journalistes, en plus de souligner son jeune âge, font fortement mention de son appartenance au milieu universitaire (15 % des syntagmes comptabilisés : « *Normalien* », « *un disciple de Pierre Bourdieu et de Didier Eribon* », etc.).

Louis est d'ailleurs introduit dans toutes les productions médiatiques comme étudiant en sociologie à l'ENS et spécialiste de Pierre Bourdieu — l'ouvrage qu'il a dirigé sur le sociologue en 2013¹¹ en constituant une preuve. L'érudition scientifique de l'écrivain est également mise en valeur dans les médias par les références constantes aux intellectuels qui ont influencé sa pensée (Pierre Bourdieu, Didier Eribon et Michel Foucault notamment). Dans *Aujourd'hui en France* (26/01/2014), Pierre Vavasseur fait par exemple état des ouvrages qu'EB/EL lisait au début de sa vie étudiante : « *trois livres dévorés par jour et par nuit. Et pas des romans de gare. Des peintures de la pensée. Du Pierre Bourdieu, sur lequel il a écrit et prépare désormais une thèse, du Jacques Derrida, du Friedrich Nietzsche, du Michel Foucault, du Marguerite Duras, du Jean-Paul Sartre.* »

Édouard Louis est souvent décrit dans les médias comme un scientifique qui fait de la sociologie avec de la littérature. Le journaliste de *Télérama* (01/03/2014) Olivier Pascal-Moussellard dit par exemple de lui qu'il « *manie brillamment les concepts, déconstruit les mécanismes de domination qui écrasent les siens, minés par la pauvreté* ». L'écrivain participe fortement à la construction d'un tel *éthos* universitaire en expliquant, en interview, comment la rédaction de son livre est influencée par la sociologie bourdieusienne et notamment par les théories de *l'habitus* et de la reproduction sociale. Il explique ainsi que, contrairement à ce qui est dit dans les médias, son ouvrage n'est pas un témoignage car il ne fait pas le récit d'une histoire personnelle qui serait la sienne, mais le récit des mécanismes de reproduction sociale dont son histoire est un exemple parmi (beaucoup) d'autres. Il dit par exemple sur *Europe 1* (« Le journal du week-end », 13/12/2013) que « *Bourdieu c'est ce qui m'a aidé à faire de la littérature, à écrire ce roman et à ne pas faire de témoignage en fait. C'est ce qui m'a aidé à voir les mécanismes sous-jacents, les mécanismes invisibles qui font une vie* ».

Cette proximité avec le milieu scientifique est en outre mise en avant par le récit du processus d'écriture de l'ouvrage, et notamment de la méthodologie comparable à celle des chercheurs en sciences sociales mise en place par l'écrivain pour collecter la parole des membres de sa famille. Il explique par exemple sur *France Culture* (« Du jour au lendemain », 26/03/2014) qu'il a « *commencé, tout comme un sociologue, à enregistrer [sa] mère avec un dictaphone* ». Il se présente d'ailleurs lui-même en interview comme ayant, à l'image des scientifiques, la même volonté d'objectiver le monde social en restituant la « *vérité* » et la « *réalité* » de ce dernier par le travail de construction littéraire. Finalement, Édouard Louis se positionne en tant qu'observateur des interactions familiales auxquelles il a

¹¹ Louis E., dir., 2013, Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage, Paris, PUF.

activement participé dans le passé. *En finir avec Eddy Bellegueule* serait donc le résultat d'une enquête ethnographique menée tout au long de son enfance et adolescence.

De la controverse à la polémique sur le « fact-checking »

Parce que le roman apparaît, dans les médias nationaux, sous les traits de la vérité et de la scientificité, les représentations des classes populaires qui y sont données à voir font l'objet d'une controverse. Des journalistes se rendent effectivement dans la commune dont est originaire l'écrivain, Hallencourt, pour mettre à l'épreuve, voire contester, l'authenticité du récit. Fabrice Julien et Gaël Rivallain, journalistes au *Courrier Picard* (02/02/2014), sont les premiers à s'être déplacés et à rédiger un reportage mettant en doute la véracité de l'ouvrage en soulignant que les membres de la famille d'EB/EL rencontrés ne ressemblent pas, a priori, aux personnages mis en scène dans l'ouvrage : « *la vraie famille d'Édouard Louis n'a, à première vue, pas grand-chose à voir avec celle à la Germinal, misérable, inculte et vulgaire, décrite dans le roman* ». Les deux journalistes proposent alors d'autres représentations des proches de l'écrivain-narrateur, en utilisant leur témoignage pour contrecarrer les représentations mises en scène dans le roman, comme lorsqu'ils citent la sœur d'EB/EL qui défend sa famille d'être méprisante à l'égard des minorités : « *Nous ne sommes ni racistes ni homophobes, insiste Mélanie. Nous n'avons découvert l'homosexualité d'Eddy qu'il n'y a deux ou trois ans et franchement, dans la famille, tout le monde s'en moque* ».

Les représentations altérisantes des classes populaires sont donc prioritairement contestées dans un micro-espace public, la presse locale picarde, dont les lecteurs sont les plus touchés par les représentations dépréciatives des classes populaires blanches territorialisées en Picardie²². En outre, même si la plupart des productions des médias nationaux activent les processus d'ethno-classisation et d'authentification décrits plus haut (tout comme les titres de la presse régionale), ces discours altérisants à l'égard des classes populaires y ont parfois été contredits et/ou critiqués. À l'image du *Courrier Picard*, certains journalistes de rédactions nationales se sont par exemple rendus à Hallencourt et ont restitué la parole de « témoins » cherchant à annihiler les descriptions portées dans le roman. « Le Supplément » de *Canal +* (30/03/2014) diffuse par exemple un entretien donnant à voir la mère d'une amie d'EB/EL qui s'oppose aux accusations de racisme proféré par l'écrivain à l'égard de sa famille en attestant qu'elle a laissé sa fille, racisée, plusieurs fois chez lui. Elle précise en effet que « *[s]es enfants sont métisses, pour rien au monde [elle] aurait[t] laissé [s]a fille aller dans un milieu qui était raciste ou violent* ».

Des positions critiques sont également visibles dans la presse nationale, par le biais de tribunes libres. *L'Humanité*, quotidien d'opinion communiste sensible aux conditions des classes populaires, n'accorde par exemple aucune visibilité à l'ouvrage, sauf via la publication d'un article d'opinion (21/02/2014) rédigé par Pierre Brasseur, doctorant en sociologie, mettant en cause les descriptions des milieux défavorisés qui y sont données à voir. *Rue 89* relaie un billet de blog écrit par Thibaut Willems (16/02/2014), libraire, qui juge l'ouvrage méprisant vis-à-vis de la famille de l'auteur et *Libération* publie également une tribune du

²² Les enjeux territoriaux ne sont pas les mêmes concernant la presse quotidienne nationale (PQN) et la presse quotidienne régionale (PQR), ce qui a de fortes conséquences quant au travail de production du sens qui incombe aux journalistes (Noyer et Raoul, 2011). Ceux de la PQN doivent en effet rendre compte des spécificités locales au sein desquelles les lecteurs doivent pouvoir se reconnaître. Ces modes d'organisation du travail ont donc eu des effets sur la réception du roman d'Édouard Louis par les journalistes de la presse locale picarde — et les autres.

journaliste David Belliard (03/03/2014) dénonçant la hiérarchisation produite par l'écrivain entre les classes populaires et bourgeoises.

En dehors de ces discours mettant directement en cause la responsabilité de l'écrivain dans les représentations qu'il donne à voir, les journalistes soulignent souvent la dureté des descriptions qu'il fait des personnes qu'il a côtoyées dans sa jeunesse, comme Emmanuel Faux sur Europe 1 (« Journal du week-end », 13/12/2013) : « *Vous faites un tableau qui est quand même sans aucune indulgence, sans aucune concession* ». Certains l'ont d'ailleurs interrogé sur un possible « mépris de classe » que ses descriptions exprimeraient, à l'image de François Busnel dans « La Grande Librairie » (France 5, 09/01/2014). Édouard Louis répond à ces interrogations en se défendant d'instaurer un « racisme de classe » : son discours ne serait pas jugeant puisqu'il serait celui de la « vérité ». Il explique en effet qu'il lui est nécessaire de rendre compte de la violence d'un milieu pour illustrer — et objectiver — son *habitus* de classe, comme le montre cet extrait d'une interview diffusée sur Europe 1 (« Journal du week-end », 13/12/2013) : « *C'était une des difficultés du livre, qui était de réussir à esquisser une critique des classes populaires sans racisme de classe. [...] Et évidemment cette violence que je décris, je ne pense pas que les individus en soient responsables. C'est une chose qui les dépasse. En fait mon livre est une tentative pour les comprendre et même une tentative pour les excuser* ». Édouard Louis justifie son absence de participation aux rapports de pouvoir par son *éthos* d'universitaire qui est associé, dans les imaginaires collectifs, à l'objectivité et à la neutralité. Cette posture s'apparente à celle, décrite par Donna Haraway (2007 : 310-311), du « témoin modeste », posture hégémonique qui, en se donnant les traits de la scientificité, ne questionne pas la position dans le champ social de celui qui l'adopte (et l'ethnicité bourgeoise dont cette position est significative), et les conséquences que celle-ci peut avoir dans la manière de décrire le monde.

La controverse liée aux représentations des classes populaires est néanmoins minime par rapport à la polémique autour du « *fact-checking* » [vérification des faits], terme utilisé par les journalistes pour nommer cette dernière et qui fait suite à la réaction d'Édouard Louis à la publication d'une enquête menée à son sujet dans le *Nouvel Obs* (06/03/2014). Sur son blog¹³, Édouard Louis se dit en effet « *effaré, [d]es pages — grotesques — publiées le jeudi 6 mars dans Le Nouvel Observateur* » et accusera le journaliste David Caviglioli — qualifié de « *fouille-poubelle* » —, de « *conforter une certaine "critique" de [son] livre, comme mensonger, raciste de classe, exagérateur* ». Le journaliste du *Nouvel Obs* s'est en effet rendu à Hallencourt et a questionné la complète authenticité des faits relatés dans le roman, en concluant que ce qui y est présenté est exagéré, même s'il y a un fond de vérité : « *Hallencourt n'est pas le quart-monde infernal que le livre dépeint, mais quelqu'un devait dire ce qui s'y passe* ». Après la publication de cet article, les journalistes partis en reportage dans le village picard sont mis en scène en tant qu'adversaires de l'écrivain dans les médias : 43 syntagmes désignatifs et définitionnels les qualifiant (« *les journalistes locaux qui avaient évoqué la colère de sa famille* », « *l'article du Nouvel Obs* », etc.) sont ainsi relevés dans les médias nationaux (tableau 1).

Cette polémique tend à reconfigurer le contrat de communication d'*En finir avec Eddy Bellegueule*. Passé, dans un premier temps, de statut de roman à celui de témoignage et d'enquête ethnographique, certains journalistes vont tacher de lui donner un statut d'œuvre littéraire associée à la fiction. À partir de mars 2014, c'est donc l'*éthos* de romancier

¹³ Louis É., 06/03/2014, « A propos d'un article du Nouvel Observateur et d'un problème plus général », *Édouard Louis* [En ligne], consulté le 23/08/2016, URL : <https://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-du-nouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/>

d'Édouard Louis qui est valorisé dans les médias, légitimant alors sa possibilité (et son devoir) d'inventer son récit ou une partie. Cette position est même partagée par David Caviglioli lui-même, qui en répondant aux critiques de Louis, se défend d'avoir voulu vérifier les faits énoncés dans son roman lorsqu'il s'est rendu à Hallencourt (*Nouvel Obs*, 12/03/2014). Il justifie cette position sur, d'une part, le fait qu'il a d'abord voulu faire le portrait de l'auteur (ce qui expliquerait qu'il ait dû interroger son entourage) et, d'autre part, que le statut d'écrivain autorise Louis à prendre des distances avec la réalité. Il dit alors n'avoir jamais procédé « à une entreprise de "fact-checking", qui serait non seulement impossible, mais aussi vaine : reprocher à un auteur d'avoir transfiguré la réalité n'a aucun sens ; c'est son métier ». Malgré la réponse de Caviglioli, la polémique se poursuit et un certain nombre de journalistes littéraires va prendre position contre la démarche du *Nouvel Obs*, mais aussi du *Courrier Picard*, en affirmant l'appartenance du livre au domaine de la littérature et de la fiction. Cela sera le cas, par exemple, de Jean Birnbaum du *Monde* (14/03/2014), d'Anne Diatkine de *Libération* (19/03/2014) et d'Élisabeth Philipe des *Inrockuptibles* (12/03/2014). La majorité des professionnels des médias prenant part à la polémique défend l'écrivain, même si d'autres — dont la parole est beaucoup moins visible dans les médias — ont soutenu les journalistes en pointant le changement de promesse de l'ouvrage qui l'autorise à être mis à l'épreuve du réel, à l'image du journaliste et écrivain Édouard Launet dans *Libération* (27/03/2014) où il énonce que « l'entreprise des deux journalistes n'était pourtant pas illégitime puisque Édouard Louis [...] avoue lui-même que la couverture de son livre a bien failli être estampée du mot "récit" plutôt que de celui de "roman" ».

Cette polémique, corrélée au changement de contrat de communication de l'ouvrage, résulte du travail de signification opéré par le champ médiatique. Or, celui-ci est rarement mis en cause. Seul un des deux journalistes du *Courrier Picard*, Fabrice Julien, reprochera certains discours dépréciatifs à l'égard des habitants d'Hallencourt portés par ses confrères. Il dit en effet sur le plateau de « Médias le magazine » de France 5 (30/03/2014) qu'il fut très surpris qu'« on reproche pas aux critiques littéraires certaines critiques [...] qui parlaient d'Hallencourt comme d'un village misérable, d'un ghetto cerné de champs ». Alors que l'ouvrage d'Édouard Louis cristallise toutes les critiques dans la sphère publique nationale, la participation des médias dans la construction du stéréotype des classes populaires n'a (quasiment) jamais été (d)énoncée.

Conclusion

La médiatisation d'*En finir avec Eddy Bellegueule* interroge le fonctionnement de la sphère publique nationale quant aux représentations qui y sont portées sur les groupes sociaux. La reconnaissance médiatique dont a fait l'objet le roman met en évidence que les discours portés par l'auteur sur les classes populaires ont fait sens dans le champ médiatique, en étant à la fois relayés et authentifiés, même s'ils ont parfois pu être contestés, notamment dans la presse picarde. On peut néanmoins faire l'hypothèse que la relative faible visibilité médiatique octroyée à ces discours critiques et représentations contre-hégémoniques est significative d'une certaine position de classe de celles et ceux qui travaillent dans ces espaces de production et de circulation du sens que sont les médias.

En désignant des responsables privilégiés de l'homophobie, du racisme et du sexisme comme étant pauvres, hétérosexuels, blancs et territorialisés à la campagne du nord de l'hexagone, les médias participent à fixer des représentations de « bons » et de « mauvais » citoyens. Ces représentations — qui excluent symboliquement les classes populaires de la définition du Nous national — présentent alors la France en tant que nation « exceptionnelle »

vis-à-vis de sa gestion des minorités (Puar, 2013 : 154-160). La valorisation médiatique d'Édouard Louis participe dès lors pleinement à la représentation implicite d'une francité définie avant tout comme blanche et de classe bourgeoise car elle permet de contredire en amont les éventuelles critiques mettant en cause son hégémonie. En incluant symboliquement cet écrivain gay « exceptionnel » dans le *Nous national*, celle-ci fait alors preuve de sa tolérance, de son respect des minorités et la possibilité qu'ont ces dernières de s'intégrer dans la société française⁴. Or, le récit médiatique construit autour du roman d'Édouard Louis est significatif de rapports sociaux, vu que, paradoxalement, ce sont les groupes qui possèdent le moins de pouvoir économique, social, politique et symbolique qui sont désignés et mis en scène comme instaurant les plus grandes inégalités à l'égard d'autres minorités, tandis que ceux qui profitent des avantages liés aux discriminations systémiques sont donnés à voir comme étant les plus égalitaires.

Références

- Amossy R., Herschberg-Pierrot A., 1997, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan.
- Amossy R., 1999, « L'éthos au carrefour des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », pp.127-154, in : Amossy R., dir., *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Lausanne et Paris, Delachaux et Niestlé.
- Anderson B., 2002, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.
- Bourdieu P., 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.
- Boyer H., Lochard G., 1998, *Scènes de télévision en banlieues 1950-1994*, Paris, INA/L'Harmattan.
- Brekhus W., 2005, « Une sociologie de l'«invisibilité» : réorienter notre regard », *Réseaux*, 129-130, pp. 243-272.
- Cervulle M., 2013, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Éd. Amsterdam.
- Charaudeau P., 2005, *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, Bruxelles, INA/De Boeck.
- Connell R. W., 2015, *Masculinities. Second Edition*, Berkeley, Los Angeles, University of California Press, 1996.
- Dalibert M., 2014a, « Quand le genre représente la race. Les processus d'ethnoracialisation dans la couverture médiatique de Ni putes ni soumises », pp. 55-66, in : Damian-Gaillard B., Montañola S., Olivesi A., dir., *L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbation, reconfigurations*, Rennes, PUR.
- Dalibert M., 2014b, « Le marquage socio-discursif de la race par le genre. Les «roms», les Tunisiens, les Ukrainiens et les habitants des banlieues françaises dans les médias », *RFSIC* [en ligne], 4, URL : <http://rfsic.revues.org/743>.
- De Lauretis T., 2007, *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg*, trad. de l'anglais par M.-H. Bourcier, Paris, La Dispute.
- De Rudder V., Poiret C., Vourc'h F., 2000, *L'inégalité raciste. L'universalité républicaine à l'épreuve*, Paris, PUF.
- Dell'Omodarme M., 2015, « Stuart Hall, culture et communauté », *Chimères*, 87/3, pp. 51-59.

⁴ À cet égard, voir les travaux de Demetrakis Z. Demetriou (2015).

- Demetriou D. Z., 2015, « La masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », trad. de l'anglais par H. Bouvard, *Genre, sexualité & société* [En ligne], 13, URL : <http://gss.revues.org/3546>, 2001.
- Dyer R., 1997, *White*, London, New-York, Routledge.
- Fraser N., 2001, « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement », trad. de l'anglais par M. Valenta, *Hermès*, 31, pp. 125-156, 1990.
- Gilroy P., 1990, « The End of Anti-Racism », *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 17/1, pp. 71-83.
- Haylett C., 2001, « Illegitimate Subjects ? Abject whites, Neoliberal modernisation, and Middle-class multiculturalism », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol.19, pp. 351-370.
- Hall S., 1993, « Culture, community, nation », *Cultural Studies*, 7/3, pp. 349-363.
- Hall S., 2007, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. par M. Cervulle, trad. de l'anglais par C. Jaquet Paris, Éd. Amsterdam.
- Haraway D., 2007, *Manifeste cyborg et autres essais*, éd. par L. Allard, D. Gardey, N. Magnan, Paris, Exils.
- Jost F., 2003, *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*, Bruxelles, De Boeck.
- Meer N., 2014, *Race and ethnicity*, Los Angeles, London, New Delhi, Singapore, Washington DC, Sage Publications.
- Mills-Affif E., 2004, *Filmer les immigrés. Les représentations audiovisuelles de l'immigration à la télévision française 1960-1986*, Bruxelles, Paris, INA/ De Boeck.
- Mortureux M.-F., 1993, « Paradigmes désignationnels », *Semen*, 8, pp. 117-136.
- Noyer J., Raoul B., 2011, « Le "travail territorial" des médias. Pour une approche conceptuelle et programmatique d'une notion », *Études de communication*, 37, pp. 15-46.
- Puar J. K., 2012, *Homonationalisme. Politiques queer après le 11 septembre*, trad. de l'anglais par M. Cervulle et J. Minx, Paris, Éd. Amsterdam, 2007.
- Puar J. K., 2013, « Homonationalisme et biopolitique », trad. de l'anglais par M. Cervulle, *Cahiers du genre*, 54, pp. 151-185, 2007.
- Rex J., 2006, *Ethnicité et citoyenneté. La sociologie des sociétés multiculturelles*, trad. de l'anglais par C. Bertossi, Paris, L'Harmattan.
- Rigouste M., 2007, : « La fabrique du bon immigré. Promouvoir pour bannir dans la cité postcoloniale », pp. 109-129, in : Rigoni I., dir., *Qui a peur de la télévision en couleurs ? La diversité culturelle dans les médias*, Montreuil, Aux lieux d'être.
- Schnapper D., 2003, *La communauté des citoyens*, Paris, Gallimard, 1994.
- Varikas E., 2007, *Les rebus du monde. Figures du paria*, Paris, Ed. Stock.
- Voirol O., 2005, « Le travail normatif du narratif. Les enjeux de reconnaissance dans le récit Médiatique », *Réseaux*, 132, pp. 51-71.